

Malraux et Guo Moruo : deux intellectuels engagés

par YANG Guozheng

« Rien n'est plus beau, dans une vie d'homme, que l'alliance du courage et de l'intelligence. Rien n'est si rare chez un écrivain »¹. Malraux et Guo Moruo sont de tels écrivains rares chez qui le courage s'allie à l'intelligence. Contemporains, nés avec le siècle et ayant passé « une vie dans le siècle », tous les deux sont des personnalités monumentales. Ils ont marqué les mouvements culturels de leur nation. Aucune preuve ne montre qu'ils se sont vus ou se ont lus l'un l'autre. Mais leurs parcours, leurs carrières et leurs sorts respectifs présentent tant d'analogies qu'il n'est pas sans intérêt de les rapprocher.

Analogies

Tous deux sont hommes de lettres aux talents multiples. Malraux a obtenu d'importants succès en littérature (une dizaine de romans et le prix Goncourt) ; en critique d'art, il a même porté à l'écran son roman *L'Espoir* (prix Louis-Delluc en 1945). Guo Moruo est à la fois éminent poète, dramaturge, historien et archéologue. Ayant le tempérament, la passion, le génie et l'érudition de Hugo, considéré comme le « Goethe de la Chine », il a exercé une influence irremplaçable sur la poésie moderne chinoise. Académicien dès 1948, Guo Moruo a été président de l'Académie des Sciences de Chine pendant plus de 20 ans.

Tous deux ont eu une expérience militaire pendant un certain temps de leur vie. En juillet 1926, Guo Moruo participe à Canton à l'Expédition du Nord de l'armée nationaliste, d'abord comme directeur de la propagande avec le grade de lieutenant-colonel. A Wuchang, il est

promu au grade de général de corps d'armée en tant que vice-directeur du service général des affaires politiques. Quand les nationalistes et les communistes se brouillent et que ces derniers s'insurgent à Nanchang, il est nommé par le PCC président du Comité de la Propagande et directeur général des affaires politiques. La carrière militaire de Malraux est encore plus brillante. Il participe à la guerre civile d'Espagne, en combattant aux côtés des Républicains espagnols, à la tête de l'escadrille *Espana*. Pendant l'Occupation, Malraux dirige un réseau de résistance et commande la brigade Alsace-Lorraine sous le nom de « colonel Berger ». Il est le plus célèbre des écrivains français qui commandent effectivement des soldats au combat.

Tous deux ont été compagnons de route des communistes. Dès sa jeunesse, avec la diffusion du marxisme en Chine à la suite de la Révolution russe de 1917, Guo Moruo aspire à une nation prolétarisée et à un « univers rouge ». Dans le préambule de son recueil de poèmes *La Déesse*, il se proclame « prolétarien » et se veut communiste. Il participe aux activités de l'Union des Ecrivains de Gauche dirigée par le PCC. Il adhère au parti communiste en 1928 et pendant les cinquante années ultérieures, il exerce ses activités politiques et littéraires sous la direction du parti. Bien que Malraux n'ait pas adhéré au PCF, pendant une certaine période, il a accepté ses valeurs, et il a été considéré comme le plus éminent des communistes et des anti-fascistes. En décembre 1932, il adhère à « l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires » pour lutter contre le fascisme. Quand le secrétaire général du parti communiste allemand Ernst Thaelmann et le Bulgare Georges Dimitrov, secrétaire de la IIIe Internationale sont arrêtés par la Gestapo, il se lance dans le combat en faveur de leur libération. Avant la rencontre avec le général de Gaulle, Malraux s'engage dans la politique également pour la fondation d'une nation prolétarisée.

Tous deux ont bénéficié des plus grands honneurs de leur vivant et subissent de sévères reproches après leur mort. Ils occupent la première place dans la hiérarchie culturelle. A partir des années 30, le succès littéraire, l'engagement politique et l'influence sociale font de Malraux le porte-drapeau des intellectuels. Il est inhumé au Panthéon 20 ans après sa mort : il est « l'écrivain du XXème siècle comme Voltaire et Rousseau, ou Hugo et Zola ceux des siècles précédents » (panneau officiel du caveau). Pendant plus de 30 ans, Guo Moruo passe

pour l'un des deux écrivains phares de la littérature moderne chinoise. Erigé en « un nouveau drapeau brillant sur le front culturel sous la direction du Parti communiste chinois et à la lumière de la pensée de Mao à la suite de Lu Xun» (Deng Xiaoping), Guo Moruo est « panthéonisé », consacré officiellement. Mais ils ont subi mille blâmes après leur mort. On reproche à Malraux d'être mythomane en s'attribuant des expériences et des exploits qu'il n'a pas réalisés, d'être un « attentiste rallié à de Gaulle non sans hésitation au printemps 1944 », d'être le « gaulliste de la onzième heure qui a le plus longtemps résisté au désir de faire partie de la Résistance » (J. Cassou). Après la Guerre, Malraux a rompu avec les communistes et a été considéré par les intellectuels de gauche comme un « traître ». On reproche aussi à Guo Moruo son opportunisme, parce qu'il s'est réfugié au Japon après la défaite de l'insurrection communiste de 1927, menant une vie de fugitif pendant dix ans. Après 1949, Guo Moruo n'a cessé de rajuster sa prise de position dans toutes les tempêtes politiques, considéré par beaucoup comme en effet « opportuniste ». Parce qu'il est estimé et apprécié par l'homme au pouvoir, on reproche à Malraux de devenir après la guerre « le Goebbels d'un nouvel Hitler » (Jean-Louis Domenach), Aragon parle de lui comme d'un « serpent venimeux ». De même, certains qualifient Guo Moruo de coq qui, à la vue du (roi) soleil, se met à chanter ses louanges spontanément.

Tous deux ont une vie mythique et légendaire. Leur vie, comme une chanson de geste, une épopée, est faite d'engagements. L'action constitue leur ligne de force. Auréolés de prestige, ils ne sont pas des écrivains qui restent enfermés dans une tour d'ivoire, indifférents à ce qui se passe dans le monde extérieur. Ils ne se contentent pas de dire et d'écrire, mais se sentent concernés par le bien public, par les valeurs de la société : on pourrait dire de Guo Moruo ce que disait le Général de Gaulle à propos de Malraux, « il tâche de 'faire' avant de parler et met non seulement ses gestes en accord avec ses mots, mais ses mots dans le prolongement de ses gestes »². Ils ne sont pas seulement hommes de lettres, mais hommes d'action, praticiens de la politique qui ne sont pas loin d'être des hommes politiques. Le dégageant et l'engagement les conduisent à de gros succès. Retirés dans un cabinet de travail, ils sont savants émérites; sortis du cabinet, ils sont hommes d'action dynamiques. Aventurier de

l'esprit, chevalier, Malraux a successivement lutté contre le colonialisme (ou l'administration coloniale) dans les années 20, le fascisme dans les années 30 et le stalinisme après 1945 avant de devenir gaulliste après la guerre. Après la Libération, Malraux est membre du gouvernement, « d'abord ministre délégué à la présidence du Conseil, il devient en janvier 1959 ministre d'Etat ; et il est chargé six mois plus tard des 'Affaires culturelles' dont il s'occupera (plus ou moins) pendant dix ans »³, ayant atteint le stade ultime de l'engagement d'un intellectuel. Guo Moruo vit et agit en plein mouvement de l'époque durant toute sa vie. Dès sa jeunesse, il a « le sentiment de la révolte » et « le sens de l'injustice ». Fin 1913, il s'est expatrié au Japon avec l'ambition de « rendre service à l'état et à la société par l'exercice de la médecine ». Au Japon, il suit de près l'évolution de la société chinoise et acquit une conscience des réalités politiques et sociales, une meilleure connaissance de la nation. Il s'est rapatrié deux fois pour protester contre l'oppression impérialiste envers la Chine. Quand a éclaté la guerre sino-japonaise, il s'est rapatrié en laissant sa femme et ses enfants au Japon et s'est lancé dans la lutte anti-japonaise sur le front culturel. Après 1949, il a été vice-président de l'Assemblée populaire nationale, vice premier ministre et directeur de la Commission de la Culture et de l'Education nationale, responsable de l'exécution de la politique culturelle de l'Etat, appelé par Zhou Enlai « le coryphée de la troupe culturelle ». Ils ont partagé une partie des affaires étrangères et assument certaines missions diplomatiques, jouant le rôle d'ambassadeurs de la culture nationale à l'étranger. Ils se sont démenés dans le monde, l'un en tant qu'émissaire diplomatique du général, l'autre en tant qu'émissaire de la paix, leader des écrivains et artistes, président de la Commission de la Défense de la paix mondiale du peuple chinois.

On peut diviser *grosso modo* leurs itinéraires respectifs en trois phases. Pour Malraux : 1901-1933, 1933-1945 et 1945-1976 ; et pour Guo Moruo : 1892-1937, 1937-1949 et 1949-1978. Ces trois phases correspondent pour chacun à trois identités : écrivain qui vit de sa plume, écrivain engagé qui lutte, arme ou plume en main, contre l'injustice et l'invasion étrangère et homme politique responsable des affaires culturelles. Dans la première phase, ils sont radicaux, iconoclastes et marginaux par rapport au pouvoir ; la deuxième phase constitue

une transition où ils se livrent à des activités sociales et politiques, selon un choix d'ordre idéologique. La Libération dans les deux pays constitue une ligne de démarcation : travaillant au centre du pouvoir, ils deviennent conservateurs et idolâtres. Ils ont quitté la position de l'électron libre dans le camp révolutionnaire pour prendre celle du collaborateur du pouvoir. Etant membres du gouvernement, tous deux ont gardé un silence involontaire ou ont agi malgré eux.

Différences

Malgré toutes ces analogies, les différences sont aussi capitales que radicales. Ces dernières se manifestent principalement dans la seconde moitié de leur carrière, c'est-à-dire après l'entrée dans la sphère du pouvoir. Malraux est un héros qui continue à rayonner alors que Guo Moruo commence à se ternir.

La différence de tempérament décide de la tonalité de l'œuvre et du destin personnel. Guo Moruo est un fleuve exubérant, frénétique, déferlant et sensible alors que Malraux est une montagne profonde, escarpée, solitaire et ténébreuse. La vie et la poésie de Guo Moruo débordent de romantisme et d'héroïsme. Rebelle à l'ancienne société féodale et iconoclaste acharné, Guo Moruo, avec son recueil *La Déesse*, a fait entendre la voix de l'époque. Les Phénix qui se brûlent pour la rédemption et le nirvâna, le Chien céleste qui dévore tout l'univers ou le Charbon qui brûle dans le four, toutes ces images qui disposent d'une force volcanique, d'une énergie impétueuse de raz de marée sont celle de l'auteur lui-même. Cet écoulement sentimental représente bien la volonté de renverser l'univers ancien et l'émancipation du « nouveau genre humain » de l'époque du « 4 Mai » dont Guo Moruo fait partie. La vie, comme l'œuvre de Malraux, revêt un caractère tragique et pathétique. Le vide angoissant constitue le toile de fond de sa vie et de son oeuvre. Le monde où nous sommes est un espace de l'absurde et du néant auquel il faut donner un sens. Les héros des romans de Malraux sont des révoltés : je me révolte, donc je suis. Garine se livre à l'action révolutionnaire dans la révolte contre toutes les atteintes à la dignité humaine. Perken se livre à l'aventure dans la jungle pour échapper à la hantise du destin, de la Mort. Katow, Tchen et

Kyo, refusant de transiger avec le destin, partent obstinément à la recherche d'un sens à la vie humaine. Comme celle de ses héros, l'action de Malraux représente la recherche d'un sens de la vie et une révolte contre la condition humaine.

Si Malraux et de Gaulle se ressemblent et s'assemblent par des tempéraments de philosophes pascaliens, Guo Moruo et Mao se ressemblent par des tempéraments de poètes romantiques. Le couplage entre de Gaulle et Malraux se forme sur la base d'un même idéal, d'un objectif commun, de « conceptions voisines de l'histoire, d'une éthique et plus encore d'une esthétique communes de la vie publique⁴ ». La rencontre de Malraux avec de Gaulle dans l'été 1945 est un coup de foudre réciproque. Pour Malraux, de Gaulle est le héros qu'il a cherché depuis toujours et l'incarnation de l'Histoire : « avec de Gaulle, Malraux a trouvé le personnage inspirant qui comble sa faim d'Histoire, son goût du compagnonnage et ses exigences esthétiques⁵ ». « La rencontre du général représente, pour Malraux, la rencontre du héros »⁶. En effet, tout les rapproche : « un même besoin de grandeur, le sentiment d'une même et tragique solitude, une même puissance de volonté et de mépris »⁷. Dès 1945, Malraux se rallie à de Gaulle et sera membre du gouvernement du Général⁸. Il devient le féal et le défenseur du Général dans toutes les tempêtes politiques et exerce le rôle de héraut du général à l'étranger. Ministre de l'Information (1945), l'un des fondateurs du RPF et militant pendant la « traversée du désert », enfin ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles (1959-1969), le Malraux qui a « épousé la France » a aussi « épousé » de Gaulle. Ils sont des compagnons qui se prêtent secours dans le même bateau, comme le dit de Gaulle lui-même dans une lettre à Malraux du 8 janvier 1966 : « Que le vent souffle plus ou moins fort, que les vagues soient plus ou moins hautes, je vous vois comme un compagnon, à la fois merveilleux et fidèle à bord du navire où le destin nous a embarqués tous les deux⁹ » et Malraux écrit à de Gaulle : « Avoir eu l'honneur de vous aider était la fierté de ma vie, et l'est davantage en face du néant¹⁰ » ; « Je ne suis pas ministre des Affaires culturelles, je suis le ministre du général de Gaulle¹¹ ». Quand de Gaulle a démissionné le 20 janvier 1946 du poste de premier ministre, Malraux a donné tout de suite sa démission, ce qui est un geste de solidarité, de détermination dans la volonté d'avancer et de reculer ensemble. Après sa

démission, il s'est démené pour le retour du général sur la scène politique. Pendant la crise algérienne, Malraux soutient sans réticences le général pour sa politique en faveur d'un processus de paix. Dans les années ultérieures, il lui reste fidèle et s'offre à servir de porte-voix et de semeurs d'idées¹², de sorte que le général écrit dans *Mémoires d'espoir* : « A ma droite, j'ai et j'aurai toujours André Malraux. La présence à mes côtés de cet ami génial, fervent des hautes destinées, me donne l'impression que, par là, je suis couvert du terre-à-terre¹³ ».

Alors que le couplage entre Guo et Mao se forme plutôt selon le culte et l'appréhension d'un pécheur à l'égard de Dieu. Guo Moruo garde une telle admiration qu'il reconnaît en Mao le sauveur de la Chine envoyé par la Providence. Ainsi ne s'étonne-t-on pas qu'il cède au culte de la personnalité irrésistible de Mao et à une sorte d'idolâtrie à l'égard du prince. En parlant d'une de ses pièces de théâtre historique intitulée *Cai Wenji*, il a dit à la manière de Flaubert, « Cai Wenji, c'est moi ». Il se sert de l'histoire d'une fille de cour de la dynastie des Han, obligée d'épouser un roi étranger au profit de l'Etat mais enfin rapatriée après mille tribulations et épreuves, pour faire allusion à ses longues années d'exil au Japon. Il se compare à Cai Wenji tout en comparant Cao Cao (l'empereur) à Mao, pour exprimer ses remerciements à son seigneur. Il a, dans un ouvrage scientifique, *Li Bai et Du Fu*, surestimé le poète romantique Li Bai tout en dépréciant le poète réaliste Du Fu, parce que Mao préfère le premier au second. La recherche scientifique est devenu un moyen de servir le pouvoir. Comme une plante grimpante qui a besoin de s'appuyer, il exerce ses activités littéraires et scientifiques en se prêtant aux exigences et aux goûts du dirigeant. Remplis de mots d'ordre de l'époque, les poèmes qu'il a écrits après 1949 sont de circonstance, et flatteurs, dépourvus de toute valeur artistique. Ces poèmes ont grandement contribué au mouvement idolâtrique.

En ce qui concerne ses relations avec les communistes, Malraux a gardé une certaine indépendance et autonomie. Il leur était fidèle même quand les communistes étaient en situation difficile, assaillis de toutes parts. Il s'est rendu à Berlin pour défendre Thaelmann et Dimitrov, accusés injustement d'avoir mis le feu au Reichstag. S'il n'a pas adhéré au Parti, c'est pour ne pas se laisser cambrioler par le PCF. Il a rompu avec les communistes au temps

de l'apothéose du PCF parce que celui-ci a tendu vers l'hégémonisme en essayant d'unifier et de commander toutes les organisations de la Résistance¹⁴. Au temps où régnait le « réalisme socialiste » dans la création littéraire, tel que prôné par les communistes, il a plaidé pour la liberté de l'artiste. Il a proclamé l'antistalinisme au temps où les intellectuels de gauche fascinés par Staline voyaient en lui un héros.

La relation de Guo Moruo avec les communistes est beaucoup plus étroite : il est membre du PCC et il exerce presque toutes ses activités sous la direction du Parti. Bien qu'il ait été admis au PCC en 1927, sur la route de la retraite des insurgés communistes, il est bien douteux qu'il ait eu une croyance fidèle au communisme, puisque, à la suite de la défaite de l'insurrection, il s'est réfugié au Japon où il s'est plongé dans la recherche scientifique, pour éviter les poursuites et la persécution. Il n'a pas cherché à rétablir le contact avec le Parti et il a même fait la demande de s'en retirer. A partir de son rapatriement du Japon, il a travaillé pendant des dizaines d'années comme représentant des sans-parti. On n'a jamais entendu sa propre voix pendant les dizaines d'années de service du Parti. Ses prises de position ont été aussi fluctuantes que la politique du Parti.

Le rôle que Malraux a joué en tant que ministre de la Culture a été actif et constructif. Il s'est préoccupé du rayonnement de la culture française. Au pouvoir, il a tracé de nouvelles perspectives pour le nouveau ministère¹⁵, engagé une série d'actions pour chanter les gloires nationales et diffuser la culture française, telles que l'organisation d'expositions, des voyages, des échanges internationaux, la création des Maisons de la culture, l'ouverture des galeries nationales, l'inventaire des monuments et richesses artistiques de la France, l'aide à la création artistique, etc. Les Français ont alors accès au patrimoine culturel : « Autant qu'à l'école, les masses ont droit au théâtre, au musée¹⁶ ». La « Loi Malraux » permet la sauvegarde des quartiers anciens des villes de France.

Guo Moruo a joué un rôle passif en tant que responsable des affaires culturelles. Si les actions culturelles de Malraux trahissent un idéalisme un peu utopique, les prises de position de Guo Moruo sur le plan culturel sont réalistes, ou plutôt pragmatistes. Il faut admettre que Guo Moruo n'est ni le décideur de la politique culturelle (qui est Mao lui-même), ni son

exécuteur (qui est Zhou Yang). Il n'est que le propagandiste et le porte-parole docile de l'idéologie officielle. Il est aphasique dans la création et passif dans la politique. Bien qu'il jouisse des témoignages exceptionnels d'amitié, de confiance et d'estime du dirigeant, il n'est là que comme une sorte d'ornement de la classe intellectuelle, de monument culturel, de potiche démocrate. N'ayant pas choisi le silence, encore moins la révolte, il parle et agit en faveur du pouvoir. Il est pionnier culturel dans tous les mouvements politiques. En 1948 déjà, dans l'article « Contre les arts et lettres réactionnaires » publié à Hong Kong, il a accusé injustement nombre d'écrivains, parmi lesquels Xiao Qian, Shen Congwen, Zhu Guangqian travaillant en zone nationaliste. Les écrivains nommés sont tellement paniqués que Shen Congwen a tenté le suicide. En 1951, Mao a lancé l'attaque contre le film *Vie de Wu Xun*. Guo Moruo a tout de suite fait une autocritique et l'a publiée dans *Le Quotidien du Peuple*. En 1954, dans le mouvement contre l'idéalisme bourgeois de « l'étude du *Rêve dans le Pavillon rouge* », lancé également par Mao, il a fait une autocritique publique, au cours d'une réunion, en tant que responsable du milieu des arts et lettres. Au cours de la tempête contre « la bande réactionnaire de Hu Feng », Guo Moruo a prononcé officiellement une réprimande sévère contre son ancien collègue. Il a proposé une répression résolue et Hu Feng a ainsi été emprisonné pendant plus de 20 ans. Au cours de la Révolution culturelle, il n'a cessé de s'examiner et de se nier. Dès le commencement de cette tempête, il a avoué qu'il n'avait pas bien saisi la pensée de Mao et qu'il n'avait pas bien réalisé la refonte idéologique. Il a même déclaré que tout ce qu'il avait écrit auparavant était nul et était à jeter au feu. Cette prise de position a encouragé à brûler les livres.

Conclusion

En confrontant les engagements de Malraux et de Guo Moruo, nous n'avons pas pour but d'avantager l'un en dépréciant l'autre, mais de chercher les causes de cette différence.

Les intellectuels, au sens moderne du terme, sont des hommes de lettres qui tiennent une attitude critique à l'égard du pouvoir et qui, à l'aide de leur savoir et de leur influence, témoignent d'une vive conscience de la justice et de la vérité. Ils ont le courage de « dire la

vérité au pouvoir », comme Malraux et Guo Moruo dans leur jeunesse, en tant que révoltés contre l'injustice et le mal.

La France s'est engagée sur la voie de la démocratie depuis plus de 200 ans. Dégagé depuis longtemps du pouvoir, l'intellectuel est devenu une entité en soi depuis l'affaire Dreyfus : Voltaire et Hugo ont lutté pour la justice en affrontant le pouvoir ; Zola a crié « J'accuse ! » face à l'injustice. A l'époque moderne, les intellectuels, jouissant de plus d'espace, se mobilisent contre toute injustice sans risquer la persécution. Il faut avouer que la situation politique de Malraux a été beaucoup moins périlleuse que celle de Guo Moruo. Il a pu choisir librement sa prise de position anticolonialiste, antifasciste, communiste ou anti-communiste. S'il avait été en désaccord avec le Général, il aurait démissionné, sans risquer sa vie.

Comme les héros de ses romans, Malraux n'a pas agi pour trouver dans l'action la source d'une inspiration littéraire. « Que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ ? » : telle est son interrogation permanente et fondamentale. Toute son oeuvre, ainsi que toute sa vie, pourrait s'appeler : « A la recherche du sens perdu »¹⁷. Par l'action, « il découvre que l'homme n'est ni seul ni tout à fait absurde, que, si l'action est dénonciation du néant, l'action ensemble est dénonciation de la solitude¹⁸ ». Il est prêt à tout risquer pour vaincre le destin, le monde farfelu de l'absurde, pour donner un sens à la vie contre le destin. « L'art est un anti-destin » : non seulement l'art, mais aussi l'action et la création littéraire sont des tentatives pour lutter contre le destin qui consiste dans l'humiliation, la souffrance, la mort et le mal. L'action délivre de la condition humaine, elle est un défi lancé à cette condition humiliante et une tentative de reconquête d'une noblesse et d'une dignité dans un monde sans Dieu.

Les intellectuels n'ont jamais existé en tant que tels en Chine. Les « lettrés » de l'Antiquité chinoise étaient des serviteurs du pouvoir royal dont la vie même de tout un chacun dépendait. Ils étaient d'abord des mandarins avant d'être des intellectuels. Après l'écroulement de la Dynastie des Qing, la Chine s'est morcelée sous les régimes des Seigneurs de la guerre. L'absence d'un pouvoir centralisé et absolu a laissé un espace aux

pensées libres. C'est dans ce contexte qu'est né le mouvement de la Nouvelle Culture marqué par la démocratie et la science.

Ce n'est qu'après ce mouvement que les intellectuels chinois commencent à se dégager du pouvoir pour acquérir une identité propre dont Lu Xun constitue l'exemple brillant. C'est une époque en pleine mutation où on voit naître la conscience de leur indépendance chez les intellectuels et où Guo Moruo monte sur la scène littéraire et historique. *La Déesse* chante la destruction du monde ancien et du moi ancien. Toute idole est à abattre. Une source de passion romantique jaillit de son oeuvre. Si la vie de Malraux a peut-être été son roman le plus réussi, la poésie (représentée par *La Déesse*) de Guo Moruo aura sans doute été sa vie la plus aboutie.

Par la suite, la Chine s'est partagée, sur les plans politique et idéologique, en deux camps opposés : celui des nationalistes et celui des communistes. Les intellectuels se répartissent alors dans les deux camps qui s'affrontent. Guo Moruo rejoint le communisme pour lequel il oeuvrera jusqu'à la fin de sa vie. Fort de sa renommée, de sa plume et de son influence irremplaçables, il se plonge avec une grande ardeur dans la lutte contre l'occupation japonaise. Avec l'instauration du nouveau pouvoir, les intellectuels subissent des pressions écrasantes de la part des autorités. C'est une période où tout le monde se sent en péril, comme si on marchait sur des oeufs. Le meilleur moyen pour se sauvegarder est d'adopter la position d'un collaborateur. L'itinéraire spirituel de Guo Moruo est celui de tous les intellectuels chinois. La structure politique chinoise du XXème siècle a suivi un itinéraire qui a conduit de la pluralité à l'unicité du pouvoir, en passant par la dualité. L'espace laissé aux intellectuels s'est réduit de plus en plus, jusqu'à disparaître. On peut comprendre que Guo Moruo ait délaissé la médecine pour l'écriture, qu'il ait ensuite renoncé à la littérature pour la carrière des armes et qu'il se soit enfin engagé dans la politique avec sa plume. Il n'a cessé de changer pour s'adapter aux circonstances, abandonnant l'idéalisme au profit du pragmatisme et s'éloignant de plus en plus de la position d'un intellectuel indépendant. Bien que Guo Moruo ait passé 20 ans au Japon, où la pensée occidentale a exercé sur lui une influence considérable, il est au fond un lettré typiquement chinois. En tant qu'expert éminent de

l'histoire antique de la Chine, il connaît mieux que personne le sort des lettrés: *Faveur à celui qui m'obéit ; malheur à celui qui s'oppose à moi*. Qu Yuan et Sima Qian ont subi des malheurs en agissant contre la volonté royale. Les lettrés sont à la politique ce que le pelage est à la peau : « *Quand la peau a disparu, à quoi s'attache le pelage ?* ». Au cours des luttes politiques rigoureuses, ayant vu le sort tragique de nombre de ses collègues, Guo Moruo s'est rendu compte que s'adapter aux circonstances politiques était le choix le plus sûr. Quand deux de ses fils ont connu la mort (l'un s'est suicidé, l'autre a été battu à mort par la Garde rouge) au cours de la Révolution culturelle, il n'a osé souffler mot, s'est reproché de n'avoir pas bien éduqué ses enfants et a continué à chanter les louanges de la Révolution en public. Il faut dire que, sur la scène politique, Guo Moruo est en quelque sorte un homme tragique.

La vie de Malraux a été un processus de recherche de soi, de réalisation de soi et de dépassement de soi, alors que celle de Guo Moruo a été un processus d'adaptation de soi, de perte de soi et d'aliénation de soi. Malraux a participé à l'Histoire et a contribué à la faire, alors que Guo Moruo a assisté à l'Histoire.

¹ Pierre de Boisdeffre, « André Malraux, écrivain en mouvement », in *André Malraux et le rayonnement culturel de la France*, sous la direction de Charles-Louis Foulon, Paris, Editions Complexe, 2004, p.26.

² Jean Lacouture, *André Malraux, une vie dans le siècle*, Paris, Seuil, 1973, p.428.

³ *Ibid.*, p.373.

⁴ *Ibid.*, p.330.

⁵ *Ibid.*, p.193.

⁶ Gérard Chalaye, « Mauriac et Malraux, écrivains et gaullistes, éthique et providence, esthétique et destin », in *André Malraux et le rayonnement culturel de la France*, *op.cit.*, p.288.

⁷ Pierre de Boisdeffre, « André Malraux, écrivain en mouvement », p.28.

⁸ « Dans toutes les campagnes électorales, Malraux qui n'est jamais candidat à titre personnel est le 'grand Orateur'. Il est la plus illustre caution intellectuelle du pouvoir gaulliste ». Charles-Louis Foulon, « André Malraux et l'exercice du pouvoir » (1958-1969), in *André Malraux et le rayonnement culturel de la France*, *op.cit.*, p.357.

⁹ Cité par Charles-Louis Foulon, *ibid.*, p.350.

¹⁰ *Ibid.*, p.347.

¹¹ Cité par Pierre de Boisdeffre, « André Malraux, écrivain en mouvement », *op.cit.*, p.29.

¹² Jean Lacouture, *op.cit.*, p.327.

¹³ Cité par François de Saint-Cheron, *André Malraux*, Paris, adpf publications, 1996, p.67.

¹⁴ Voir Jean Lacouture, *op.cit.*, p.307.

¹⁵ Malraux a établi les nouvelles missions du ministère. Il s'agit de :

« - rendre accessible les œuvres capitales de l'humanité et d'abord de la France, au plus grand nombre possible de Français ;
- assurer la plus vaste audience à notre patrimoine culturel ;
- favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit qui l'enrichissent ».

Voir Charles-Louis Foulon, « André Malraux et l'exercice du pouvoir » (1958-1969), *op.cit.*, p.359.

¹⁶ Jean Lacouture, *op.cit.*, p.383.

¹⁷ Voir Brian Thompson, « André Malraux et l'espoir d'une communion avec l'absolu », in *André Malraux et le rayonnement culturel de la France*, *op.cit.*, p.435.

¹⁸ Jean Lacouture, *op.cit.*, p.435.

Pour citer ce texte :

YANG Guozheng : «Malraux et Guo Moruo : deux intellectuels engagés» *Présence d'André Malraux*, n^{os} 5-6, printemps 2006 : «Malraux et la Chine», actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 163-172.

Texte mis en ligne le 29 juillet 2009, URL : <<http://www.malraux.org>>. Texte téléchargé le [date précise du téléchargement / de la consultation].